

PIERRE-ALAIN SAVARY  
MÉDECIN  
MUSICIEN (PIANISTE – ARTISTE LYRIQUE)  
NÉ LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1956 (4h40)  
À L'HÔPITAL DES BOURGEOIS DE FRIGOURG, SUISSE  
Originaire de Cournillens (Fribourg: SUISSE)  
Arrière-grand-père maternel : Tzigane HONGROIS  
Grand-père paternel: Gitan du sud de la FRANCE  
Généiteur de ma mère: ITALIEN en balade à Fribourg



## PROLOGUE

Ma mère, admise à l'hôpital vers minuit, donna naissance dans la souffrance à un fils 1<sup>e</sup> né, le 7<sup>e</sup> jour de la semaine (celui du Seigneur) du 1<sup>e</sup> jour du 7<sup>e</sup> mois de l'an 1956. Je pesais alors 5,2 kg... quelque peu excessif non? Tout semblait pourtant destiner ce beau bébé à **une grande et belle vie. Mais voilà...!**

**Moi, être perclus de doutes et de souffrances, je vais vous conter mon existence.**

Je repris un poids normal suite à une épidémie de dysenterie. En effet, comme cinq autres nourrissons, j'avais contracté une diarrhée à la pouponnière qui me fit perdre deux kilos, alors que les autres nouveau-nés auraient perdu, d'après mère... la vie.

Dans mon infortune, aurais-je tout de même eu un peu de chance... ?

Par la suite et pour des raisons alimentaires, j'avais travaillé dans ce même hôpital en tant que servant de messe. J'avais faim... nous avions faim. Après le service, nous avions droit à une banane, une orange, un yaourt crémo et un franc avec lequel nous achetions vingt bonbons à «cinq» ou autant de carambars. Cet état de souffrance devenu permanent, toutes nourritures supplémentaires étaient les bienvenues. Cela me permettait de tenir cinq jours durant lesquels je n'aurais plus mal au ventre...

J'en profitais pour rendre visite aux morts afin de leur pincer la joue. Je voulais voir leur réaction et être sûr qu'ils étaient bien décédés. Je n'aurais manqué ce rituel à aucun prix. Pour ce faire, je prétextais vouloir leur dire une dernière prière.

Ma mère souffrait alors d'une importante tuberculose ayant envahi les deux tiers de ses poumons. J'avais «bénéficié» au passage d'une primo-infection concrétisée par la présence d'une tache. Cela me valut un séjour à Salvan et par la suite bon nombre de contrôles à la caravane de radiologie.

Roland Savary (mon père) vivait en concubinage avec ma mère dans l'appartement de l'arrière-grand-mère Marie. Celui-ci, situé en basse-ville, faisait face à la fontaine de Samson brisant la gueule du lion.

Je ne connaissais pas grand-chose de mon père à part ce que ma mère voulait bien m'en dire. Il semblait être un bon «baiseur» (dixit ma mère) et un alcoolique faisant partie d'une bande de petits malfrats volant tantôt des roues de camions ou tracteurs ou commettant d'autres larcins de moindre importance simplement pour avoir de quoi... Ces comportements hors-la-loi lui valurent de nombreux séjours en prison. À chacune de ses sorties, ma mère devait «l'épouiller» et le débarrasser de nombreux mormions acquis gratuitement au sein de l'institution pénitentiaire.

Ma «mère» me narra une autre anecdote: Mon père avait l'habitude de lui piquer son «blé» quelles que fussent les cachettes qu'elle s'ingéniait à trouver (argent qui se transformait vite en alcool par une alchimie, dont malgré mes grandes connaissances scientifiques, j'ignore toujours la formule). Un jour pourtant, mon père fut incapable de faire main basse sur une quelconque grosse pièce ou billet que ma mère aurait mieux dissimulé qu'à son habitude. Il décida d'exercer un chantage sur elle. Dans un moment d'ébriété, il m'extirpa de mon berceau et me suspendit par la fenêtre dans le vide. Il la menaça de me lâcher si elle ne se résolvait pas à lui indiquer la cachette. Vous pouvez imaginer sans peine que cela n'était pas du goût de ma mère. L'épisode semblait beaucoup m'amuser, plus encore, me faire rire. Aussi, ma mère se décida-t-elle à aller chercher le pistolet de section de mon père. Elle l'arma et le menaça de faire feu, canon sur sa tempe, s'il ne mettait pas un terme immédiat à ses horribles agissements. L'effet fut radical. Mon père, tout en restituant le «bébé», dessoûla subitement. Il faut tout de même noter que si ma mère avait tiré sur mon père je serais de toute façon tombé... ah, la logique des femmes!

Très rapidement, je fus séparé de ma mère pour des raisons de santé mais aussi économiques. Elle était malade et indigente.

Ma mère fit un certain nombre de séjours au sana de Montana, à la clinique genevoise d'altitude, dirigée par un homme dont je salue aujourd'hui la bonté, la grandeur d'âme, le travail et le professionnalisme: Il s'agissait du **Docteur Barras**.

**Notre séparation initia l'histoire** du petit **Pierre-Alain**, fils d'Eliane et de Roland, trimbalé comme un paquet dont personne ne voulait... pourtant, je ne demandais pas grand-chose...

